Sous la direction de
Geneviève Anhoury

Savoir, penser, rêver

Les leçons de vie de 12 grands scientifiques

Flammarion

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 5 13/04/2018 17:19:03

© Flammarion, 2018
ISBN : 978-2-0814-2133-2

Le passé au service du présent

Cécile Michel *est assyriologue, directrice de recherche au CNRS dans le laboratoire Archéologies et sciences de l'Antiquité (Nanterre) et professeure à l'université de Hambourg (Allemagne). Elle préside l'International Association for Assyriology (2014-2018).*

Petites et grandes joies d'une assyriologue

Comment je ne suis pas devenue archéologue

Physicien théoricien à l'IHES de Bures-sur-Yvette, mon père n'avait que six mois par an d'obligation de présence en France, aussi passions-nous beaucoup de temps à l'étranger. J'ai donc effectué une partie de ma scolarité dans des écoles locales à l'étranger – quelques mois ici, quelques mois là… Un tel mode de vie apporte évidemment une grande ouverture au monde.

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 213 13/04/2018 17:19:12

Très tôt, j'ai été attirée par l'archéologie. Dans notre famille de scientifiques, il n'était pas question de faire autre chose qu'un bac S, aussi me suis-je pliée à la tradition, sans trop de peine : mauvaise en langues et en français mais excellente en mathématiques, j'avais un profil tout à fait « sciences dures ». Il est vrai que mon père m'avait initiée très tôt aux mathématiques – j'avais sept ans quand il m'a appris les suites de Fibonacci… Lorsqu'il partait sans nous, il m'écrivait en code secret et mon grand plaisir était de décrypter ses messages.

Quand un chantier de fouilles de sauvetage s'est ouvert sur le plateau de Saclay, sous la route qui relie aujourd'hui Supélec à Polytechnique et le long de laquelle se développe le campus Paris-Saclay, j'ai sauté sur l'occasion. J'avais quinze ans. Tous les week-ends, je m'en allais fouiller avec une amie sur le site d'une chapelle mérovingienne. Mon bac S en poche, j'ai ensuite voulu m'inscrire en archéologie, mais l'une de mes sœurs, celle juste avant moi – j'étais la cinquième de six enfants – m'a conseillé plutôt l'histoire, qui ouvrait selon elle davantage de débouchés. J'ai donc suivi son conseil et les deux cursus.

Pendant dix ans, tous les étés, j'allais fouiller dans une grotte occupée à l'âge du bronze située non loin de Perpignan, à Montou. La chef de chantier était Françoise Claustre, l'ethno-archéologue prise en otage au Tchad pendant trois ans. Interdite d'Afrique après sa libération en 1977, elle avait ouvert ce chantier dans le sud de la France. Quand je l'ai connue en 1980, elle était encore très fragile psychologiquement ; nous sommes devenues amies. Parallèlement, je rejoignais

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 214 13/04/2018 17:19:12

souvent une équipe de médiévistes spécialisée dans l'histoire des techniques et dirigée par Paul Benoît, qui avait ouvert un chantier du côté de Lyon, à Pampailly, sur les mines d'argent de Jacques Cœur.

C'est en troisième année d'études d'histoire à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne que j'ai découvert le cours d'épigraphie cunéiforme. La perspective de déchiffrer des textes qui n'avaient pas été lus depuis des milliers d'années, de découvrir une écriture totalement étrangère, des langues inconnues, m'a fascinée.

La première fois que j'ai visité un chantier de fouilles au Proche-Orient, en Turquie, j'ai déchanté. Tranquillement à l'abri dans la maison de fouilles, flanqué d'une assistante avec un casque colonial sur la tête et une ombrelle, le chef de chantier, un homme âgé aux méthodes archaïques, distribuait ses ordres à des étudiants, qui eux-mêmes les répercutaient à une centaine d'ouvriers – ou plutôt de prisonniers. Cette façon de pratiquer l'archéologie, très colonialiste, m'a profondément choquée. Pas question de fouiller par là-bas, me suis-je dit.

Entrer dans un nouveau monde par le biais de l'écriture, quel bonheur !

C'est ainsi que j'ai fait le choix de m'orienter plutôt dans la lecture des textes. Le vieil archéologue est mort en 2005, à quatre-vingt-neuf ans. Son successeur, professeur à Ankara et qui a mon âge, a repris le chantier en 2006, j'étais beaucoup plus en phase avec lui, si bien que j'ai intégré l'équipe de fouilles. Depuis, je suis sur le terrain tous les étés – à Kültepe, à vingt-deux kilomètres au nord-est de Kayseri.

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 215 13/04/2018 17:19:12

Rencontre à travers le temps

Un des plus grands plaisirs de mon métier : décrypter des tablettes cunéiformes que personne n'a lues depuis quatre mille ans. Enfouies dans les ruines, certaines viennent d'être mises au jour et je suis la première à les lire, à entrer dans un nouveau monde par le biais de l'écriture.

Les textes sur lesquels je travaille à Ankara sont des archives privées de marchands assyriens installés à Kültepe (ancienne Kanish) au XIXe siècle avant notre ère. La documentation dont je dispose comporte beaucoup de lettres qui ont été générées par l'éclatement des familles entre Assour (Irak) et Kanish (Turquie), deux villes séparées par plus de mille kilomètres.

C'est le premier groupe d'archives privées d'une telle ampleur dans l'histoire de l'humanité : sur une période de soixante ou soixante-dix ans, nous disposons de vingt-deux mille tablettes cunéiformes, exhumées dans la même localité ! Avec ce type d'archives, on entre dans le détail de la vie des gens. Outre les lettres, on trouve des contrats de mariage, des actes familiaux – des testaments aussi, sur lesquels les marchands couchaient en premier lieu leur femme et leurs filles célibataires.

Un tel matériau donne une idée précise de la place qu'occupaient les femmes dans cette société, et j'en suis donc venue à travailler sur l'histoire du genre. Le risque est grand d'aborder ces textes avec des opinions préconçues construites sur la place des femmes dans l'islam ou dans le monde classique, sous prétexte que l'on se situe au Proche-Orient et dans l'Antiquité. Cela

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 216 13/04/2018 17:19:12

n'a rien à voir ! La femme athénienne, elle, n'avait strictement aucun droit… Comme quoi, mon métier permet de renverser bien des préjugés.

Les archives palatiales, je l'avoue, me passionnent moins, même si elles ne manquent pas d'intérêt. Celles du Palais Royal de Mari sur le Moyen-Euphrate, par exemple, qui datent du XVIIIe siècle avant notre ère, rendent compte de la gestion d'un énorme palais, avec une population de plusieurs centaines d'habitants, essentiellement des femmes, avec des magasins, des bureaux spécialisés, etc. Mais je préfère mes marchands de Kanish.

Correspondance privée – ne pas ouvrir

Les correspondances privées ont ceci de merveilleux qu'elles nous permettent parfois d'accéder aux sentiments moraux, aux émotions, totalement absents des autres types de sources. C'est très rare, mais cela arrive, surtout dans les lettres féminines, plus riches de ce point de vue que celles des hommes.

Les lettres auxquelles j'ai accès sont celles qui ont été reçues – ou égarées. Elles étaient envoyées sous enveloppe, d'une part pour préserver leur contenu de la curiosité des indiscrets, mais aussi pour protéger physiquement la tablette, qui traversait parfois plus de mille kilomètres à dos d'âne. La tablette d'argile était séchée à l'air, au soleil ; puis on l'entourait d'une fine couche d'argile, en indiquant sur l'enveloppe uniquement le nom du destinataire et celui de l'expéditeur. L'expéditeur y déroulait son sceau-cylindre, qui lui servait de signature, et la lettre partait à l'abri dans du cuir, des textiles, etc., à

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 217 13/04/2018 17:19:12

dos d'âne, par caravane ou par messager. Le destinataire devait casser l'enveloppe d'argile, qui se détachait parfaitement, pour pouvoir lire le contenu de la lettre.

Aujourd'hui, on trouve des fragments d'enveloppes, des lettres sans enveloppe, ou encore des enveloppes fermées qui n'ont jamais atteint leur destinataire. En général, la taille de la tablette est adaptée à la longueur du texte, un bon scribe étant capable d'anticiper la dimension de son message. Mais les bavards ajoutaient une deuxième page, sous forme d'une petite tablette plate par-dessus la tablette principale, le tout étant maintenu ensemble par l'enveloppe. Quand on trouve une lettre déjà ouverte, les deux pages sont souvent séparées. Le texte s'arrêtant parfois au milieu d'une phrase, trouver la suite relève du parcours du combattant…

Autant de pays, autant d'assyriologues

Les traces écrites d'une civilisation ne reflètent pas l'intégralité de cette civilisation. La production écrite est par définition biaisée. D'abord, tout le monde n'écrit pas. Ensuite, on écrit pour des raisons très particulières – des lettres, par exemple, quand ça va mal et qu'on a à se plaindre. Enfin, sans doute n'a-t-on retrouvé qu'une petite partie de ce qui a été produit, même si le matériau est déjà très volumineux. Quoi qu'il en soit, les écrits dont on dispose permettent de se plonger dans la vie quotidienne des habitants du Proche-Orient ancien et de la reconstituer.

Selon les pays, les méthodes varient pour parvenir à cette reconstitution. En France, nous sommes formés

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 218 13/04/2018 17:19:13

comme des historiens ; notre point de départ est le texte, avec les données qu'il contient. Nous n'y restons pas soudés pour autant : l'intuition, la créativité, voire l'imagination sont évidemment nécessaires ; le travail sur les autres sources aussi, qu'il s'agisse de données archéologiques ou iconographiques. À partir de là seulement, en se fondant sur d'éventuelles répétitions observées, on se risquera à construire des modèles.

Pour caricaturer un peu, aux États-Unis, on préfère élaborer de grands modèles en essayant d'y faire correspondre les sources antiques. Quant à l'Allemagne, l'Italie ou l'Espagne, les assyriologues y reçoivent une formation de linguistes. Ils commencent par apprendre des langues sémitiques – arabe, hébreu, akkadien – et d'autres langues pas nécessairement apparentées à une famille linguistique connue, comme le sumérien, et c'est sur ces compétences linguistiques que se bâtit leur travail. Aussi les dictionnaires et les grammaires sont-ils rarement écrits par des assyriologues français. Nos approches, différentes, peuvent se compléter.

En tant que présidente de l'Association internationale d'assyriologie, j'ai créé un prix de thèse international, dans l'objectif de préparer la relève. L'an dernier, nous avons reçu vingt-trois thèses provenant de divers pays – France, Grande-Bretagne, Allemagne, Suisse, États-Unis, Canada… Certaines, soumises par des Allemands, dénotent un très grand attachement aux langues, à la lexicographie – avec notamment des thèses portant sur des points de grammaire. Les thèses américaines sont plus axées sur l'anthropologie et la confrontation de théories générales avec des textes. Quant aux thèses

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 219 13/04/2018 17:19:13

françaises, elles portent volontiers sur un sujet relativement circonscrit, que l'auteur tente de mieux cerner en traduisant, dépouillant et analysant dans le détail quelques centaines de textes. Le mot « assyriologue » renvoie en vérité à une diversité de pratiques…

Délices de l'archéologie

Le terrain ! Le terrain !

Malgré ma formation, je ne suis pas archéologue, mais j'aime travailler sur les chantiers de fouilles. Dans ce petit univers clos, tout le monde vit ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tendu vers un même but : essayer de comprendre le terrain et ce qu'il produit. L'échange est permanent, chacun œuvrant dans sa spécialité.

Depuis quelques décennies, les sous-disciplines de l'archéologie se multiplient : certains étudient les restes d'animaux, les archéozoologues, d'autres, les archéobotanistes, s'occupent des végétaux, les dendrochronologues se consacrent au bois, les anthracologues aux bois carbonisés… Parfois, un architecte se charge d'étudier les bâtiments. Certains chantiers comptent aussi des archéométallurgistes, des géophysiciens, des paléoclimatologues, des céramologues, etc. Avec leur vision plus globale, ceux qui dirigent la fouille tentent de comprendre l'agencement général. Dès que l'on trouve une tablette, on vient me chercher pour en traduire le texte et savoir si sa présence à cet endroit est liée à celle des objets trouvés à côté. C'est assez excitant.

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 220 13/04/2018 17:19:13

Avec le directeur de la fouille de Kültepe, j'organise des colloques internationaux interdisciplinaires *sur le terrain*. L'idée est de faire dialoguer tous les collègues qui travaillent sur le site et la région, toutes disciplines confondues. La première année, trente-cinq participants de quatre continents se sont retrouvés sur le chantier. Je tiens beaucoup à cette réunion sur le terrain car certains philologues, par exemple, n'y mettent jamais les pieds. Ils travaillent sur des tablettes qui viennent de là sans avoir eu vraiment la curiosité de visiter les lieux.

En négligeant de venir sur le terrain, voire simplement de lire les rapports des archéologues, on néglige une partie des informations. Un exemple ?

Les archives des marchands assyriens installés à Kanish au XIXe siècle avant notre ère permettent de reconstituer leurs activités et leur histoire. Lorsque l'on se promène dans les ruines qui furent un jour leurs demeures, on perçoit mieux l'environnement dans lequel ils ont vécu. L'organisation des espaces aide à visualiser les pièces à vivre, là où ils faisaient la cuisine, l'endroit où ils rangeaient leurs archives et leurs marchandises, l'escalier qui leur permettait de monter à l'étage où ils dormaient, etc.

Dans l'une de ces maisons, fouillée en 1994, vivait la famille de Shalim-Assour. À sa mort, ses deux fils se sont disputé son héritage, ce qui a généré beaucoup de courriers. L'un d'eux, alors en déplacement professionnel, est tué sur la route. En revisitant cette maison, j'ai noté la présence d'une tombe, creusée sous le sol d'une pièce. Cette tombe, qui avait été explorée par les archéologues, n'avait été signalée dans aucun rapport

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 221 13/04/2018 17:19:13

de fouilles. Grâce aux archives, en cours de publication par un collègue danois, il m'a été possible de donner le nom de l'individu enterré là : le frère qui avait finalement hérité du patrimoine paternel. C'est une situation assez exceptionnelle où l'on connaît dans le détail l'histoire des habitants de maisons qui ont fait l'objet de fouilles et dont le mobilier, inventorié, est préservé dans les musées de Kayseri et d'Ankara.

Qui sait que la femme assyrienne était plus émancipée que la femme athénienne ?

Quand l'archéologie sert la cause des femmes

Depuis une quinzaine d'années, je mène avec des collègues de Copenhague une recherche interdisciplinaire sur les textiles. Le travail du textile est l'un des rares domaines de la vie sociale et économique où les femmes sont très visibles – cela influence-t-il la manière dont nous conceptualisons la division du travail entre les genres ? Dans l'Antiquité, on a souvent considéré que la production textile allait d'une activité domestique féminine à un mode de production plus institutionnel dirigé par les hommes. La réalité est beaucoup plus complexe, et il existe par exemple des femmes à la tête d'ateliers textiles.

On trouve dans les textes toutes sortes de précisions sur divers types de textiles, leurs couleurs, leurs dimensions, leur poids, leurs prix, etc. Le tissage se pratiquait, entre autres, sur des métiers verticaux à pesons – ces derniers, étant en argile, se sont conservés. On

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 222 13/04/2018 17:19:13

a également découvert dans les maisons les fusaïoles utilisées pour filer. Les tissus, en revanche, ont disparu, les matières organiques n'ayant pas survécu en Méditerranée orientale et en Mésopotamie, contrairement à l'Égypte où, grâce à un climat très sec, les textiles se sont conservés. Mais on a pu analyser leurs empreintes sur les scellements en argile et parfois sur les tablettes.

Sur la base de ces données, nous avons décidé de mener une enquête ethnographique dans les villages de la région, en Cappadoce. Certaines femmes, il y a encore peu, pratiquaient le filage et ont gardé en mémoire les gestes techniques. Leurs maris avaient des troupeaux de moutons dont elles filaient et tissaient la laine sur des métiers verticaux très simples, puis vendaient les kilims qu'elles produisaient. L'artisanat textile traditionnel est encore bien vivant dans plusieurs régions du monde, contrairement à l'Europe où la révolution industrielle a pris le dessus.

L'été dernier, donc, avec une collègue archéologue de Copenhague et une étudiante que nous formons en Turquie, nous avons commencé par reproduire les outils de l'artisanat textile antique en nous fondant sur les objets exhumés : les pesons ; les fusaïoles, que nous avons cuites dans le four à pain. La laine, nous l'avons achetée au marché de Kayseri, lavée dans la rivière, puis séchée sur des arbustes, grâce aux conseils éclairés du chauffeur de la fouille qui a fait cela toute son enfance avec sa mère ; nous l'avons ensuite filée avec fuseaux et fusaïoles. Puis nous avons monté un

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 223 13/04/2018 17:19:13

métier à tisser d'après les indications dont nous disposions, et nous avons invité une tisseuse à le tester. L'idée était de comparer les toiles obtenues avec le savoir technique des femmes d'aujourd'hui sur notre métier à tisser, aux empreintes trouvées sur le terrain. C'est une étude en cours.

Grâce à ce type d'expérimentations, en me fondant sur les lettres des femmes assyriennes à leurs maris qui donnent les dimensions et poids des étoffes produites, j'ai pu reconstituer la quantité d'étoffes qu'elles fabriquaient chaque année, combien elles en gardaient pour leur maisonnée, combien elles en confiaient à leurs maris pour qu'ils les vendent en Anatolie, combien elles étaient rémunérées en échange, et donc quel bénéfice annuel ces femmes tiraient de la vente de leurs étoffes. J'ai ainsi découvert qu'une maisonnée composée d'une dizaine de femmes travaillant à Assour (en Irak) gagnait par le biais du commerce international de quoi s'acheter une petite maison par an !

Cette étude m'a apporté des informations surprenantes sur la vie des ménages. Je me suis aperçue que les femmes tenaient des comptes séparés de ceux de leur mari. Il n'y a pas de preuves de l'existence de compte joint, et il était courant que le mari emprunte à sa femme – parfois même avec un taux d'intérêt ! Un père prêtant de l'argent à l'un de ses enfants prend soin de lui préciser combien vient de son propre capital, et combien il devra à sa mère. En bref, les Assyriennes jouissaient d'une réelle indépendance économique. Non contentes de gérer leur maisonnée, elles faisaient des

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 224 13/04/2018 17:19:13

affaires, investissaient dans des sociétés en commandite… Tout comme les hommes, mais à un moindre degré.

Sans nos expérimentations archéologiques, je n'aurais jamais pu prouver tout cela, les données des textes à elles seules ne le permettant pas. D'où la nécessité de croiser les disciplines…

Du bon usage du cunéiforme

Écrire avec des clous

Le cunéiforme est une écriture faite pour la 3D. Ni stylo ni papier : l'angle d'un stylet imprimé dans l'argile y laisse une forme de clou en négatif. À mes débuts, en l'absence de photographie numérique, pour publier une tablette : il fallait en exécuter une copie manuscrite la plus fidèle possible, en transposant une écriture 3D imprimée dans l'argile en écriture 2D sur le papier. Là où un geste suffisait il y a quatre mille ans pour obtenir un clou dans l'argile, il nous en faut trois. C'était évidemment très long… Avec la photographie numérique, on ne fait quasiment plus de copies manuscrites. Si le progrès est incontestable, force est de reconnaître que recopier nous permettait d'assimiler les signes.

Mais il existe une autre manière d'apprendre, qui consiste à copier dans l'argile, comme jadis les petits scribes à l'école de Babylone. La façon dont les clous s'agencent dans chaque signe apparaît alors avec évidence, et à force de répéter les gestes, la forme finit

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 225 13/04/2018 17:19:13

par s'imprimer dans la mémoire. Même si, avec plusieurs centaines de signes à mémoriser, les premiers temps sont un peu difficiles. Beaucoup d'assyriologues n'ont pas ce rapport à l'argile. J'ai eu la chance de m'y mettre très tôt…

Les bonnes idées surviennent parfois chez soi le dimanche

Tout a commencé quand ma fille aînée est entrée à l'école. J'avais proposé des animations à la maîtresse, et l'idée m'est venue de faire écrire les enfants sur l'argile. J'ai dû réinventer les techniques. Dans un premier temps, je taillais des baguettes, un travail de forçat quand il s'agit d'équiper une classe de trente élèves. Puis je me suis aperçue que les baguettes des restaurants chinois à section carrée marchaient très bien. À force de tâtonnements, on arrive à des solutions – je dois cet empirisme à ma culture archéologique. C'est donc en accompagnant des enfants que j'ai développé la pratique de l'écriture sur argile. Par la suite, je m'en suis servi comme modèle expérimental afin de mieux comprendre les pratiques des scribes.

Peu à peu, je me suis mise à faire des tablettes cunéiformes en dehors de l'école de mes enfants. Au premier « Rendez-vous de l'histoire » de Blois, il y a vingt ans, nous avons décidé, avec deux collègues, de tenir un stand pour promouvoir notre discipline. Nous étions marginaux par rapport à la masse d'historiens contemporanéistes, aussi nous avait-on relégués dans un endroit peu fréquenté où nous nous

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 226 13/04/2018 17:19:13

morfondions. Pour tuer le temps – nous étions là pour deux jours et demi –, nous nous sommes exercés à faire de jolies tablettes en argile. Le public qui passait s'étonnait : « Que faites-vous ? » Nous expliquions. Du coup, les gens s'arrêtaient. « Magnifique ! Pouvez-vous écrire mon prénom ? » Chacun repartait avec sa tablette. Au bout de deux jours, il y avait une queue de curieux devant notre stand, et je me suis dit que nous tenions quelque chose.

Dans un atelier de cunéiforme en banlieue : « Hé, pour toi c'est plus facile ! » Comprendre le sentiment de l'exil au détour d'un apprentissage à l'école

La pédagogie par l'argile

J'ai commencé par faire des animations dans le cadre des Fêtes de la science. Puis les écoles se sont mises à me solliciter. Mes ateliers préférés sont ceux que j'organise dans les zones défavorisées. Nous travaillons avec un syllabaire utilisé par l'akkadien, qui fonctionne phonétiquement pour les langues sémitiques. Après avoir expliqué aux enfants le contexte et le principe, je leur demande d'écrire leur prénom avec le stylet sur l'argile.

Notre langue se prêtant peu à ces retranscriptions, les petits Français ont du mal : en l'absence de « f » et de « an », difficile d'écrire « Françoise » ! Il faut procéder par approximations… Aucun problème, en revanche, pour les enfants d'Afrique du Nord ou du Proche-Orient qui retrouvent tous les sons de leur langue, si bien qu'ils vont beaucoup plus vite. Leurs camarades

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 227 13/04/2018 17:19:13

les regardent avec envie : « Pour toi c'est plus facile ! » Et le regard sur l'autre s'en trouve transformé.

J'ai également eu deux expériences dans des classes de non-francophones, ces classes où des instituteurs apprennent en six mois les rudiments du français à des enfants qui ne connaissent rien de notre langue. Chinois, Syriens, Algériens, toutes les nationalités sont mélangées. Les mamans sont souvent présentes, et la maîtresse en profite pour leur enseigner quelques mots. Les élèves, qui communiquent entre eux par gestes, se sont mis à utiliser aussi le cunéiforme et l'argile… Je leur apprenais à écrire leur prénom, ainsi qu'à leurs mamans, puis je lisais à haute voix ce qu'ils avaient écrit : il fallait voir leur fierté lorsque, m'entendant prononcer les syllabes que je venais de déchiffrer, ils reconnaissaient leur prénom ! Un vrai bonheur.

La seconde partie de l'atelier est consacrée aux mathématiques, une matière importante à l'école de scribes à Babylone. Seul hic : ils comptaient en base 60 ! Ce n'est en fait pas très compliqué, puisqu'ils utilisaient une sous-base 10, avec un clou vertical pour le 1 et une tête de clou ou chevron pour le 10. On additionne ces deux signes autant que nécessaire et arrivé à 59, on réutilise le clou vertical du 1 pour écrire cette fois 60.

Les élèves écoutent mes explications avec les yeux ronds. Quand je leur demande d'imiter les petits élèves scribes de Babylone en faisant des tables de multiplication en base 60, ils poussent les hauts cris : impossible, on ne saura pas ! C'est très simple, leur dis-je, regardez votre montre. Quinze minutes font un quart d'heure ; deux fois quinze, trente minutes, une demi-heure ; trois

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 228 13/04/2018 17:19:13

fois quinze, quarante-cinq minutes, trois quarts d'heure. Et quatre fois quinze minutes font une heure : un ! Tout à coup, ils comprennent ce qu'on ne leur a jamais enseigné : pourquoi l'heure est composée de soixante minutes et la minute de soixante secondes… Succès garanti !

Je milite pour l'introduction d'un peu d'histoire des sciences dans les programmes scolaires. Les enfants apprennent beaucoup mieux quand on prend la peine de remettre les choses dans leur contexte.

Débordée par la demande d'ateliers, je ne peux plus faire face, aussi ai-je conçu avec une réalisatrice un petit film auquel j'ai adjoint un dossier thématique, à l'intention des enseignants. J'ai également formé les doctorants de mon laboratoire, qui me remplacent quand je dois décliner une invitation. Le relais est assuré…

Entre Babylone et Daesh

L'éducation contre Daesh

L'éducation est fondamentale pour lutter contre l'obscurantisme. Un des grands principes de Daesh est de faire table rase du passé. Si les jeunes qui ont rejoint Daesh avaient connu la civilisation mésopotamienne, s'ils avaient eu l'idée de la richesse immense dont témoignaient les vestiges des régions où ils se battaient, peut-être ne se seraient-ils pas engagés. Les ONG intervenant dans les camps s'efforcent d'éduquer les jeunes, de leur inculquer la fierté du lieu auquel ils appartiennent.

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 229 13/04/2018 17:19:13

À l'arrivée de Daesh à Mossoul, des dominicains installés là-bas depuis très longtemps ont sauvé tout ce qu'ils pouvaient des milliers de manuscrits anciens entreposés à la Bibliothèque nationale de Mossoul. Ils les ont chargés par camions pour les mettre en sécurité au Kurdistan. Le père Najib, qui était à la tête de cette opération, s'est ensuite rendu dans les camps de réfugiés, où il scanne ces manuscrits avec l'aide des enfants.

Tous se sentent engagés dans cette entreprise. De même, dans le Kurdistan irakien, où beaucoup de fouilles ont été ouvertes, des habitants d'un village ont appelé leurs enfants « Idou », du nom ancien de Satu Qala, site voisin fouillé par des collègues allemands. Sans connaître vraiment l'histoire antique, ils éprouvent une fierté de ce lointain passé. Il est important de montrer aux gens qu'ils ont des racines et qu'elles sont anciennes.

Si les jeunes qui ont rejoint Daesh avaient connu la civilisation mésopotamienne… De l'importance de savoir l'histoire et d'être fier du lieu auquel on appartient

La guerre au quotidien

En 2014, j'ai été élue à la tête de l'Association internationale pour l'assyriologie. Daesh venait de s'installer en Irak et en Syrie. L'Association, qui a été créée en 2003 juste après l'invasion américaine, n'ayant jamais fait de déclaration officielle, il m'a semblé urgent d'agir pour alerter États et populations sur la gravité des événements en cours. Nous avons

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 230 13/04/2018 17:19:13

donc écrit cette déclaration, qui a été traduite dans de nombreuses langues.

Notre métier a ceci de particulier que nous l'exerçons dans des pays en guerre. Le Proche-Orient souffre de terribles conflits depuis quarante ans : guerre civile au Liban, Révolution culturelle en Iran, guerre du Golfe… L'invasion américaine a entraîné des dégâts colossaux : les militaires se sont installés sur des sites archéologiques, ils les ont détruits en passant dessus avec leurs chars. On n'en entendait guère parler, jusqu'au pillage du musée de Bagdad. Puis il y a eu la guerre civile en Syrie et l'arrivée de Daesh. Outre les tragédies humaines, avec des centaines de milliers de morts, ce sont aussi beaucoup de souffrances pour nos collègues syriens et irakiens.

Je pense par exemple au doyen de l'université de Mossoul, dont le parc informatique a été intégralement détruit par les bombardements américains en 2003. Avec une collègue, nous avons lancé une collecte de livres chez les éditeurs français pour essayer de remplacer les milliers de livres qui avaient brûlé. Il nous a fallu des années, mais en 2010, grâce aux camions des dominicains, nous avons pu envoyer en Irak une tonne cent d'ouvrages scientifiques ! Mon collègue était tout heureux. Malgré ces conditions impossibles, jamais il n'avait cessé de faire cours à ses doctorants, souvent dans son garage.

Quelques années après, Daesh arrive. Très vite tombe l'interdiction de faire cours aux filles… Il a dû fuir aux États-Unis en janvier 2015, pour sauver sa tête. Lorsqu'il est revenu en 2016, réfugié dans un

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 231 13/04/2018 17:19:13

motel à Erbil, il m'a écrit, désespéré, de lui envoyer quelques textes cunéiformes pour s'occuper l'esprit. Par la valise diplomatique, je lui ai fait parvenir à l'Institut français 120 Go de livres scannés sur une clef USB. Mossoul ayant été libérée, il a réintégré sa maison en septembre 2017 et m'a annoncé, tout heureux : « Je reprends les cours à l'université. La ville est en ruines, mais la vie reprend. » Un parcours dramatique parmi tant d'autres…

Que faire pour les aider ? Dans la mesure de nos moyens et à divers niveaux – associations, institutions scientifiques, etc. –, nous essayons de faire venir en priorité des collègues en situation de souffrance qui ont perdu leur poste et souvent leur maison ; des jeunes aussi, pour les former. Le programme Pause, par exemple, a été créé pour accueillir des chercheurs réfugiés de Syrie, d'Irak et de Turquie. Mais c'est très insuffisant.

Dilemmes éthiques

Lancer une réflexion sur l'éthique a été l'une de mes priorités dans le cadre de notre Association. C'est l'actualité qui en a décidé ainsi : alors qu'Alep était pilonnée en décembre 2016, des collègues ont pris l'initiative d'organiser à Damas un colloque international sous le haut patronage d'un ministre du régime syrien, déclenchant un tollé dans notre communauté. Sans doute parce que, tous retraités, ils n'avaient plus d'institution pour les rappeler à la raison, les organisateurs n'avaient même pas perçu que leur démarche

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 232 13/04/2018 17:19:13

posait problème. S'en sont suivis de longs débats par mails, parfois assez agressifs.

J'ai donc commencé à m'intéresser de très près à l'éthique. En consultant les archives du comité d'éthique du CNRS (le Comets), j'ai découvert toutes sortes de textes très intéressants sur l'éthique du chercheur, mais rien sur le chercheur qui travaille dans des pays en guerre ou dans des pays ne respectant pas les droits de l'homme. Il fallait agir. J'ai saisi le Comets, puis rédigé avec les membres du bureau des textes de proposition pour les soumettre à notre Association. Et en juillet dernier, à l'occasion de notre congrès annuel international, nous avons organisé une session dédiée à l'éthique. L'objectif de cette réflexion n'est évidemment pas de donner des ordres, mais d'élaborer un guide pour les collègues qui se posent des questions. Le chantier est en cours.

Un exemple concret, tiré de mon expérience : je travaille en Turquie, où j'organise parfois des colloques, en partie sponsorisés par le gouverneur local. Après le coup d'État, j'ai fait savoir à mon collègue turc que je ne voulais serrer aucune main de politique. Nous avons donc pris de concert la décision de renoncer à l'inauguration de notre colloque bisannuel à Kayseri.

Autre exemple de dilemme, qui divise notre communauté : divers sites ayant été pillés depuis quarante ans, beaucoup d'antiquités circulent sur le marché. Je profite toujours de mes conférences grand public pour rappeler qu'en achetant ne fût-ce qu'un minuscule objet, on se rend complice des pillards et de Daesh, dont c'est une des principales sources de revenus.

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 233 13/04/2018 17:19:13

Mais quand on est chercheur, quelle attitude adopter ? Faut-il publier ces tablettes cunéiformes qui apparaissent chez les collectionneurs, sorties de nulle part, arrachées à leur contexte archéologique ? Si on ne le fait pas, des informations de premier ordre seront perdues définitivement. À l'inverse, si l'on publie, on donne de la valeur à ces objets, et le marché des antiquités s'en trouve valorisé.

Il n'y a pas de juste milieu, pas de bonnes règles de conduite. Il revient à chacun de juger en conscience ce qu'il peut ou ne peut pas faire, de déterminer jusqu'à quel point la recherche doit primer sur l'éthique. La seule chose que je demande à mes collègues : lorsqu'ils étudient un texte ancien mis à disposition par son propriétaire, qu'ils prennent le temps de faire l'éducation de celui-ci, en lui expliquant l'importance de l'enjeu, afin qu'il cesse d'acheter illégalement des antiquités.

Mais le problème va bien au-delà, car il y a plusieurs niveaux de pillage. Le pillage habituel : quelqu'un trouve un quelque chose dans son champ et le vend. Un cran au-dessus, le pillage qui passe par des antiquaires. Mais depuis 2003, il existe un troisième niveau de pillage, qui se pratique au niveau international et à très grande échelle. Cette fois, ce sont des commanditaires qui donnent des ordres et envoient des gens creuser des trous sur les sites pour leur trouver tel ou tel type d'objet : certains sites du sud de l'Irak, criblés de cratères, ressemblent aujourd'hui à la surface de la Lune.

Ce pillage de grande envergure a littéralement explosé, il est extrêmement bien organisé, avec une plaque tournante à Genève et une autre en Asie du

302126IWK_SAVOIR_cs6_pc.indd 234 13/04/2018 17:19:13

Sud-Est. On appelle ces objets « objets d'origine inconnue » : on ne sait ni comment ni quand ils sont arrivés sur le marché. Aux États-Unis, certains journaux scientifiques refusent de publier les articles des chercheurs qui travaillent sur ce matériau.

Jusqu'en 2014, je me contentais de mener mes recherches en fonction de mes propres convictions morales et éthiques. À partir du moment où j'ai été élue à la tête de cette association internationale, je me suis dit que cela ne suffisait pas. Quand on est investi d'une telle responsabilité, qui plus est internationale, les gens viennent vers vous avec des questions. Il faut être capable d'y répondre, et donc pousser plus loin la réflexion.